



Anne-Estelle Dal Pont

Tu veux recevoir mes confidences directement dans ta boîte mail ?
[Clique ici :-\)](#)

Ce que l'on ne pourra jamais t'arracher

Juin 1997, j'habite à Brazaville, capitale du Congo.

J'ai 9 ans.

Je vis avec mes parents et mes cinq frères et sœurs (mon dernier petit frère vient de naître).

J'ai une coupe au carré, des yeux pétillants, je vais à l'école française (je suis en CE2), ma vie est plutôt chouette.

Nous vivons au rez-de-chaussée d'une maison encerclée d'une végétation luxuriante, il y a des bananiers et des palmiers, et même un vieux pigeonier tout branlant au fond du jardin.

Mes grands-parents sont venus en vacances quelques jours pour rencontrer leur dernier petit-fils.

Et la guerre éclate.

Pendant cinq jours, nous restons enfermés chez-nous.

On entend les coups de feu presque tout le temps, et des roquettes de temps en temps.

Notre rue est barricadée par un char.

La nuit, les balles traçantes sont autant d'étoiles filantes porteuses de mort.

La hantise de mes parents et grands-parents, c'est que des gens rentrent chez-nous, nous violent et nous tuent.

Ma hantise à moi, c'est qu'on m'arrache à mes parents.

Mais à côté de ça, on vit une sorte de parenthèse entre écouter la radio pour savoir ce qu'il en est, si on va pouvoir sortir, et manger du gâteau au chocolat (on ne peut plus aller acheter de pain, et quelques jours plus tôt, des américains sont partis en vacances et nous ont laissé de quoi faire plein de gâteaux).

Le 5ème jour, un char français arrive dans notre rue.

Des militaires sont venus récupérer des ressortissants étrangers qui vivent juste un peu plus loin.

Mon père sort leur parler, les militaires français nous donnent cinq (ou dix, je ne suis plus sûre) minutes pour préparer chacun un sac.

Un seul sac par personne.

Et on s'en va.

On s'en va, on quitte notre maison, pour être rapatriés en France.

On s'en va, et personne ne sait si l'on reviendra (il se trouve que je n'y suis jamais retournée), ni quand.

Nous sommes sauvés.

Nous montons dans le char blindé et nous traversons la ville.

Nous passons la nuit dans un grand complexe immobilier qui a été sécurisé et où sont rassemblés tous les ressortissants étrangers.

Nous mangeons des rations militaires, nous dormons deux par lit de camp, nous sommes épuisés mais soulagés.

Et le lendemain matin, les centaines de personnes rassemblées ici sont escortées à un aéroport où un avion militaire français viendra nous prendre et nous rapatrier à Libreville (au Gabon), puis à Paris.

Mes souvenirs de cette période sont assez flous, mais mon grand-père qui était venu en vacances avait sa caméra et son appareil photo.

J'ai donc beaucoup d'images pour m'aider à me rappeler.

Mais il y a une chose que j'ai gravé dans ma mémoire et que je n'ai trouvée sur aucune des images de ma famille.

Nous sommes à l'aéroport et nous attendons.

C'est long, mais il y a une forme de soulagement et de légèreté quand même.

Parce que cette fois, on sait qu'on va partir en vie.

Avec mes sœurs, on joue à l'élastique pour passer le temps.

Et non loin, il y a une dame, sur une balançoire.

Je ne me souviens pas quel âge elle a, comment elle était habillée.

Je me souviens de son désespoir.

Elle ne pleurait même plus tellement était horrifiée.

Je ne sais pas ce qu'elle a vécu exactement, j'avais 9 ans, et bien des choses m'échappaient.

En revanche, elle avait le regard vide et elle parlait sans faire attention à qui l'écoutait. Ni même si quelqu'un l'écoutait.

Elle répétait qu'elle n'avait plus rien.

Je crois qu'elle avait réussi à fuir in extremis sa maison (j'ose à peine imaginer les conditions, avec mon regard d'aujourd'hui).

Elle gémissait qu'elle n'avait plus rien, aucun papier, rien pour justifier son identité, que ses vêtements qu'elle avait sur le dos.

Elle n'avait plus rien et elle n'était plus rien.

A ce moment-là, j'ai ressenti son vide, son désespoir, sa tristesse immense.

Mais j'avais 9 ans, qu'aurais-je pu faire ?

J'ai repensé à cette femme il y a pas longtemps.

Je me suis dit que la Anne-Estelle d'aujourd'hui irait l'écouter et oserait même poser sa main sur son épaule pour la réconforter.

Je lui dirais qu'on lui a tout arraché, mais que son histoire, ses souvenirs, tout est encore là.

Je lui dirais que je pourrais recueillir ses confidences, ses émois, les bribes de sa vie, comme on récolte des pépites d'or au milieu de la boue.

Je lui dirais que l'on ne pourra pas lui rendre ses meubles, ses photos, ses vêtements, ses tableaux, sa maison, sa vie d'avant, mais que je pourrais faire briller et honorer son chemin, et embellir tout ce qu'elle porte en elle, en un souvenir indélébile.

Je lui dirais même qu'on pourra à nouveau tout lui arracher, même le récit ode à la vie que je lui aurais écrit...

... mais que jamais personne ne pourra lui ôter le sentiment de paix qu'elle aura ressenti en découvrant à quel point son histoire est belle, unique et précieuse, à quel point elle-même est précieuse, peu importe ce qu'elle possède ou non ;

... que jamais personne ne pourra lui voler cette sensation de fierté, d'amour de soi et de confiance en soi d'avoir tenu sa propre histoire dans ses mains, d'avoir été entendue, et d'avoir aimé son chemin.

A Brazzaville, moi aussi j'ai presque tout perdu, matériellement parlant.

Mon père y est retourné quelques mois plus tard, une fois la situation géopolitique stabilisée.

Notre maison avait été pillée, les meubles arrachés, tout était vide.

A part quelques feuilles de papier éparpillées au sol.

Tous nos jeux, nos vêtements, la vaisselle... ils ont tout pris.

Et à la rigueur, ce n'est pas vraiment ce qui compte.

Ce qui comptait, pour nous, c'était nos albums photos, tous nos souvenirs depuis le mariage de mes parents, notre enfance, notre vie...

Tout ça a disparu.

Quand j'étais jeune adulte, j'ai stocké énormément de souvenirs en bibelots.

Je gardais tout, parce que chaque objet avait une histoire, me rattachait à une personne, à un moment en particulier, à une émotion.

Notre salon, au début de mon mariage avec Steph, était rempli d'étagères sur lesquelles je laissais visibles toutes ces traces de ma vie.

Jusqu'à ce que je me sente étouffer au milieu de mon propre passé.

J'ai entamé une démarche très minimaliste, j'ai réalisé à quel point ce que l'on croit posséder finit parfois par nous posséder.

Je me suis allégée, j'ai donné, j'ai vendu, j'ai jeté.

J'ai pleuré aussi, durant mon processus, parce que j'ai fait le lien avec cet épisode de mon enfance : j'avais tout perdu une fois par la force des choses, cette fois, c'était par choix.

Je ne perdais pas, je me libérais.

Ensuite on est partis vivre en camping-car, j'étais déjà légère et prête pour cette autre phase de ma vie.

Tout ça pour dire que tu peux perdre tout ce que tu possèdes, mais pas ce qui est en toi.

Parfois, c'est très douloureux ce que l'on porte en soi, c'est pourquoi les récits ode à la vie que j'écris sont souvent thérapeutiques.

Parfois, c'est difficile de trouver le beau au milieu du chaos, c'est pourquoi ma plume douce, lumineuse et poétique, est là pour te le révéler.

Parfois, tu peux oublier qui tu es au fond de toi, sous toutes les couches de défense et de protection, c'est pourquoi mon but, par mes écrits, est de te faire briller, de te mettre à l'honneur, de te célébrer quand toi-même tu ne vois rien à admirer.

Et même si un jour tu venais à oublier ta propre histoire, ta propre identité, je peux être là pour l'ancrer/encrer.

Parce qu'un récit ode à la vie est une façon de te souvenir, et aussi de transmettre.

Voilà.

Sur ces confidences, j'espère t'avoir montré à quel point mon métier et mon art m'animent depuis presque toujours. Parce que les événements que l'on traverse (et qui nous traversent) ont parfois du sens, bien des années après. Et ça aussi, je peux le mettre en lumière, par mes récits ode à la vie :-)

Je te dis à lundi prochain pour les prochaines confidences.

Anne-Estelle